

2° plus

4

F

## Songes d'un ailleurs

1079 mots

Elle se promène dans les rues pleines de soleil, le pas léger, la robe claquant sous les attaques du mistral. Le ciel est bleu, atrocement, mortellement bleu. Ce même bleu de tous les jours, voilà qu'elle s'en ennue, voilà qu'elle, elle rêve de gris. Elle imagine les cieux d'ailleurs, les cieux du nord, leurs gros nuages comme des moutons. Elle imagine des pluies battantes, des orages éclatants. Elle est lasse de cette indolence de l'été qui assomme les passants toute l'année. Elle songe aux grands froids. Aux villes que le soleil ne réchauffe pas. Aux villes qu'on repère par ces chiffres bleus, plus bas que la moyenne, sur la carte de l'émission météo qu'elle voit parfois quand elle va manger chez Léonie, qui a la chance d'avoir un téléviseur dans son salon. Elle, elle n'en possède pas encore. Ses parents font mine de ne pas s'y intéresser, mais elle sait qu'ils n'ont simplement pas les moyens, puis à quoi bon avoir une télévision qui indique la météo, puisqu'ici il fait toujours si beau ? Mais un jour, elle se le promet, elle aura son téléviseur, qu'elle pourra regarder pendant des heures et des heures alors que la pluie tapera aux carreaux des fenêtres : elle, elle sera sur un sofa, blottie dans des couvertures, à regarder les miss météo dans leurs belles robes, alors que dehors, dans cette ville loin d'ici, cette ville de l'ailleurs, il fera froid, délicieusement froid.

*Ailleurs.* Voilà, c'est cette idée qui ne la quitte pas, qui l'obsède, qui l'entête. C'est cet ailleurs, qu'elle n'atteint pas, mais qu'elle entraperçoit tous les jours.

Quand elle entend les flots de musique se déverser des portes des bars, inondant la ville : cette musique nouvelle, qui a traversé l'océan, que les garçons fredonnent en jouant des épaules dans leurs vestes de cuir, hochant la tête avec leurs cheveux gominés, imitant du mieux qu'ils peuvent Elvis Presley. Cette musique sur laquelle elle balance ses hanches le soir avec ses amies. Cette musique au nom exotique, qui roule délicieusement dans la bouche quand on le prononce, « *rock'n'roll* ».

Cet ailleurs, elle a l'impression qu'il est à portée de main quand elle entend les vrombissements des trains, quand elle voit les vapeurs s'élever. Quel comble, pense-t-elle souvent, de vivre dans cette ville qui possède la plus grande gare de triage de la région. Cette ville arpentée, saignée par les chemins de fer. Cette ville pleine de trains, sans qu'elle n'en ait jamais pris aucun. Et pourtant, ce n'est pas faute de voir les hommes de sa famille les côtoyer tous les jours : son père cheminot, qui tous les matins s'y rend, dans ces cimetières de trains, mais sans jamais aller bien loin. Condamné à rester dans cette gare à perpétuité, réparant les rails, astiquant les locomotives ; tout au plus parfois amené jusqu'à cette autre ville, plus petite encore, à quelques kilomètres, pour y remplacer un gars. Mais voilà, il reste dans le périmètre du soleil, du ciel si bleu qu'il en est ennuyeux, dans cet ici qu'elle rêve de quitter.

Mais le pire, maintenant, c'est que ce désir d'ailleurs la saisit à presque tous les coins de rue. Cela fait quelques années qu'ont commencé à essaimer dans les villes ces drôles de fleurs : ces boîtes jaunes criardes, à la peinture encore fraîche et neuve, qui attirent tous les regards, avec écrit en haut d'une mince ouverture, en lettres fières, presque nobles, *La Poste*. Oh, elles existent depuis longtemps déjà, ces boîtes-là. Mais jusque-là, elles se faisaient discrètes, dans leur peinture verte. Les gens ne s'y précipitaient pas, on passait à côté sans presque les voir. En tous cas elle, elle n'y avait jamais vraiment prêté attention. Peut-être était-elle alors trop jeune, trop distraite pour se focaliser sur ces boîtiers délavés. Mais maintenant c'était trop tard : tournesols de métal qui jamais ne fanaient, ils la captivaient, l'intriguaient. Ces caissons jaunes pétants, promesse de l'abolition des distances, qui lui faisaient miroiter ce que l'ailleurs pouvait être, ce que les gens pouvaient en dire.

Alors elle se demandait, qu'est-ce qui pouvait bien s'écrire, qui puisse mériter d'être déposé dans ces

drôles d'écrins, de traverser le pays, d'arpenter plus de villes qu'elle n'en verrait jamais ? Elle n'avait pas souvenir d'avoir déjà reçu du courrier, outre les papiers officiels adressés à son père, et n'en avait certainement jamais envoyé. A qui écrire ? Toute sa famille était ici : cela faisait des années qu'on arpentait la même ville, les mêmes ruelles, les mêmes champs dans la campagne avoisinante.

Oh ce qu'elle aimerait pouvoir les frôler, ces boîtes jaunes, en soulever le clapet, et y glisser une enveloppe bien pliée, destinée à quelqu'un dont le nom serait élégamment écrit à l'encre noire. Envoyer une photo attrayante, à la façon des touristes, de sa ville-soleil ; peut-être une carte postale, avec quelques mots au dos, une signature tremblotante parce qu'elle aurait été émue d'apposer son nom sur ce papier destiné à voyager, et un timbre collé bien droit. Ou alors elle aurait écrit des pages sur sa vie, racontant en détail l'ennui morne de ses journées, l'œil torve du boulanger, l'hypocrisie de la voisine qui riait jaune en dévoilant ses dents de traviole, les séances de couture, mais la fierté d'avoir obtenu le certificat d'études qui lui avait valu un bon repas et les compliments de ses tantes. Parler du ciel trop bleu d'ici, de son envie de s'en aller, de s'envoler, quitter la langueur sans fin de l'été.

Mais même si pour l'instant, elle n'a personne à qui confier des mots, la simple perspective d'avoir la possibilité d'abolir les distances par ces papiers voyageurs atténue sa solitude amère, sa solitude goût pamplemousse.

Elle continue de rêvasser sur les sons de guitare, rythmant ses après-midis, mais les boîtes jaunes qui ont poussé dans les rues ont fait fleurir en elle une espérance nouvelle, l'ont emplie d'un désir, d'une attente, d'une promesse : l'ailleurs n'est plus seulement possible, il est accessible. Elle écrit des lettres imaginaires en pensées, et maintenant qu'elle doit le mettre en mots, le bleu du ciel ne semble plus si implacable : elle en perçoit des nuances, et s'étonne de ne plus le trouver si monotone.

Alors désormais, tous les jours elle se promène dans les rues pleines de soleil, le pas léger, la robe claquant sous les attaques du mistral. Elle avance, le cœur léger, son regard pétillant, s'attardant le long des rues sur les petites boîtes jaunes, joliment jaunes, fleurs de métal qui étirent le monde au-delà des horizons familiers.